

LES CHEMINS VERS LA PUISSANCE

AIDEN W. TOZER

1897-1963



Éditions Bible et Foi
Collection “les Anciens sentiers”

Les chemins vers la puissance

Par Aiden W. Tozer

*Pasteur chrétien américain (1897-1963)
Alliance Chrétienne et Missionnaire*



« Amenez les chrétiens loin des réunions frivoles,
introduisez les dans un culte d'adoration
plein de dignité, de vérité et de sainteté ».



Éditions Bible et Foi

www.bible-foi.com

Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que tous ces messages soient reçus de manière appropriée et portent les meilleurs fruits, nous vous encourageons à les lire et les relire, dans un esprit de prière. Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées. Il vous sera donc très profitable de prier-lire tous les versets cités au cours de chaque article et de prier tout en progressant dans votre lecture ; insistez auprès du Seigneur pour qu'il vous révèle ce dont vous avez besoin spirituellement.

Nous devons comprendre que le Seigneur Jésus veut nous expliquer sa Parole dans tous les détails, mais à condition que nous soyons vraiment ses disciples, avec un cœur de disciple. Pour connaître les mystères du royaume de Dieu, les disciples ont simplement interrogé Jésus. Il en est de même pour nous. Disons-lui : « *Seigneur, je ne veux pas me limiter à une compréhension intellectuelle de la croix et de la marche victorieuse. Je veux vraiment que le Saint-Esprit fasse son œuvre dans mon cœur, pour que je puisse entrer par la foi dans toutes tes révélations !* »

Bible et Foi

© Nous espérons que beaucoup bénéficieront de ces richesses spirituelles. Nous vous invitons donc à télécharger ces documents et à les partager largement, gratuitement, et dans leur intégralité. Merci.

- Photo couverture : Pixabay
- Collection Bible et Foi – Les « Anciens Sentiers »
- Nouvelle édition numérique – Association Bible et Foi – (2019)

TABLE DES MATIÈRES

Préface :	5
Biographie de l'auteur :	6
Chapitre 1 : La puissance en action.....	8
Chapitre 2 : La part de Dieu et la part de l'homme.....	13
Chapitre 3 : Les fruits de l'obéissance.....	18
Chapitre 4 : La charrue avant les miracles.....	23
Chapitre 5 : Obstacles doctrinaux.....	28
Chapitre 6 : Par l'effusion du Saint-Esprit.....	35
Chapitre 7 : Unité et renouveau.....	41

PRÉFACE

Nous présentons dans ces pages une esquisse qui peut au moins servir à suggérer le chemin vers une plus grande puissance spirituelle pour nombre d'entre nous.

Ou bien, comme le titre le donne à entendre, chaque idée principale peut être un chemin conduisant à une vie de grâce abondante, telle que promise dans la Sainte Bible. Souvenons-nous qu'un chemin est plutôt une voie d'accès vers quelque chose ; il ne peut jamais être la chose elle-même.

La connaissance de la vérité ne suffit pas ; on doit se conformer à la vérité si on veut connaître, par une expérience réelle et vivante, la félicité qui est décrite dans ce petit livre.

BIOGRAPHIE

Aiden Wilson Tozer naquit le 21 avril 1897 dans une petite ferme bâtie parmi les sillons épineux de l'ouest de la Pennsylvanie. Pendant une brève période de quelques années, Tozer, ainsi qu'il préférait qu'on l'appelât, acquit la réputation et le titre de « prophète du 20^e siècle ». Capable d'exprimer ses pensées d'une manière simple, mais pleine de force, Tozer combinait la puissance de Dieu et la puissance des mots, pour nourrir les âmes affamées, percer le cœur des hommes et **attirer les pensées charnelles vers Dieu**.

Tozer avait 15 ans quand sa famille vint s'installer à Akron, dans l'Ohio. Un après-midi, alors qu'il était sur le chemin de la maison, après son travail à Goodyear, il capta les paroles d'un prédicateur de rue : « *Si vous ne savez pas comment être sauvés... remettez-vous seulement à Dieu !* » Arrivé à la maison, il monta les escaliers et pénétra dans le grenier, où, accordant toute son attention au conseil du prédicateur, il fut propulsé dans une poursuite de Dieu qui allait durer toute sa vie.

« **Un prophète du 20^e siècle** », c'est ainsi que l'on le surnommait, même de son vivant. Pendant 31 ans, il fut pasteur de l'église de « Southside Alliance Church » à Chicago, où sa réputation d'homme de Dieu fit le tour de la ville. Dans le même temps, il devint l'éditeur de « Alliance Life », responsabilité qu'il assumait jusqu'à la fin de sa vie en 1963.

Son plus grand héritage pour le monde chrétien sont ses 30 livres. Parce qu'A.W. Tozer vivait dans la présence de Dieu, il avait une vision claire et il parla comme un prophète à l'Eglise. Il recherchait l'honneur de Dieu avec le zèle d'Élisée, et se désolait avec Jérémie devant l'apostasie du peuple de Dieu. Mais il n'était pas un prophète de désespoir. Ses écrits sont des messages dignes d'intérêt.

Ils exposent la faiblesse de l'Eglise et dénoncent les compromis. Ils avertissent et exhortent. Mais ce sont aussi des messages d'espérance, car Dieu est toujours présent, toujours fidèle pour restaurer et accomplir sa Parole envers ceux qui entendent et obéissent. Tozer laissa un vaste trésor de richesses spirituelles **à lire, à digérer et mettre en pratique**.

« Ses écrits sont aussi frais aujourd'hui que lorsqu'il les rédigea la première fois. Dans ses écrits, il laissait aux autres le soin de discuter des choses superficielles, évidentes et triviales, pour se consacrer à la discipline de l'étude et de la prière qui donna lieu à des articles et des livres qui atteignaient en profondeur les cœurs des hommes ! » (Dr. Nathan Bailey, Président de l'Alliance Chrétienne Missionnaire).

L'adoration était l'impulsion sous-jacente à tout ce qu'il était et faisait. Elle contrôlait tous les aspects de sa vie et de son ministère : *« Un labeur qui ne jaillit pas de l'adoration »* avertissait-il, *« est futile et ne peut être que du bois, du foin et de la paille au jour où sera éprouvé l'œuvre de chacun ! »*

S'insurgeant contre les programmes agités qui empêchaient ses collègues dans le ministère et ses amis chrétiens de vivre la vraie adoration, Tozer écrivait : *« Je suis convaincu que la pénurie des grands saints en ces temps actuels, même parmi ceux qui croient vraiment en Christ, est due au moins en partie à notre réticence à consacrer suffisamment de temps à cultiver la connaissance de Dieu. Nos activités religieuses devraient être arrangées de telle façon qu'elles nous laissent tout le temps nécessaire pour cultiver les fruits de la solitude et du silence ! »*

« Cela vous coûtera tout de suivre le Seigneur ! », disait Tozer à ses jeunes étudiants, *« et cela vous coûtera davantage d'être l'homme de Dieu de la situation. N'importe qui peut aller à gauche et à droite et enseigner la Bible. Beaucoup le font et le font bien. C'est une bonne chose que beaucoup de pasteurs se consacrent à l'édification d'une assemblée à travers l'enseignement biblique — et nous avons besoin d'enseignement de la Bible et d'enseignants de la Bible.*

Mais il y a un terrible besoin de prophètes dans chaque génération. Ceux-là sont les spécimens originaux, les quelques rares personnes intoxiquées de Dieu, qui, dans toutes les époques, ont prononcé le limpide message de Dieu aux oreilles plus assoupies des multitudes ! »

Tozer put parler prophétiquement parce qu'il avait rencontré Dieu. Il gagna sa réputation de prophète du XX^e siècle et servit, comme quelqu'un l'a fait remarquer, de « conscience de l'évangélisme » non seulement dans sa propre génération, mais aussi pour les générations qui lui ont succédé.

Retrouvez l'intégralité de ce témoignage sur sentinellenehemie.free.fr

Chapitre un

La puissance en action

Le plus grand événement de l'Histoire a été la venue de Jésus-Christ dans le monde pour sauver la race humaine. Le deuxième événement le plus important a été la vocation de l'Église pour concrétiser la vie de Christ et pour répandre la connaissance de son salut sur toute la surface de la terre.

La tâche qui attendait l'Église, à son retour de la chambre haute, n'était pas facile.

Continuer l'œuvre d'un homme que l'on savait être mort, comme un criminel, et plus encore, persuader les autres que cet homme était ressuscité des morts et qu'il était le Fils de Dieu et le Sauveur ; cette mission était, par sa nature même, vouée à l'échec dès le commencement. Qui ajouterait foi à une histoire aussi fantastique ? Qui aurait confiance en quelqu'un que la société avait condamné et crucifié ? Laisse à elle-même, l'Église aurait dû disparaître, comme l'avaient fait avant elle une multitude de sectes infructueuses ; et elle n'aurait laissé aucun souvenir aux futures générations.

C'est entièrement grâce à l'élément miraculeux qui était en elle que l'Église n'a pas disparu. Cet élément a été fourni par le Saint-Esprit, qui est venu à la Pentecôte pour revêtir l'Église de l'autorité nécessaire pour accomplir sa tâche. En effet, l'Église n'était pas seulement une organisation, ni un mouvement, mais l'incarnation vivante d'une énergie spirituelle. En l'espace de quelques courtes années, elle a accompli de tels prodiges de conquête morale, qu'on ne peut les expliquer autrement que par l'intervention de Dieu.

En peu de mots, l'Église a commencé dans la puissance, a marché dans la puissance, et a continué à marcher aussi longtemps qu'elle a eu de la puissance.

Quand elle n'a plus eu de puissance, elle s'est retranchée dans la sécurité et a cherché à conserver ce qu'elle avait gagné. Mais ses bénédictions ont été comme la manne : quand les Israélites ont essayé de

la garder jusqu'au lendemain, elle a produit des vers et s'est infectée. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés avec le monachisme, le scolastique et l'institutionnalisme.

Ils ont tous été l'indice d'un seul et même phénomène : l'absence de puissance spirituelle. Dans l'histoire de l'Église, chaque retour à la puissance néo-testamentaire a marqué une nouvelle avance quelque part, une proclamation toute fraîche de l'Évangile, une montée de zèle missionnaire ; et toute diminution de puissance a vu se lever quelque nouveau mécanisme de conservatisme et de défense.

Si cette analyse est assez juste, alors nous sommes aujourd'hui dans un état d'énergie spirituelle très bas. On ne peut nier, en effet, que l'Église moderne s'est retranchée dans ses positions jusqu'aux oreilles, et combat désespérément pour défendre le peu de territoire qu'elle détient. Il lui manque la perception spirituelle pour savoir que sa meilleure défense, c'est l'offensive. S'il est vrai qu'elle a la connaissance, elle est trop épuisée pour la mettre en application.

Si nous voulons avancer, nous devons avoir de la puissance. Le paganisme encercle lentement l'Église, et la seule réponse de celle-ci se traduit par d'occasionnelles « campagnes » pour l'une ou l'autre chose, habituellement avec des appels d'argent, ou par une croisade bruyante, mais timide, pour améliorer la moralité des films. De telles activités ne sont rien de plus que la contraction musculaire d'un géant trop endormi pour réagir.

Il est vrai que ces efforts font parfois le titre des journaux, mais ils accomplissent peu de résultat qui soit durable, et on les oublie très vite. L'Église doit avoir de la puissance, elle doit devenir imposante, une force morale avec qui compter, si elle veut regagner ce qu'elle a perdu, c'est-à-dire sa position d'influence spirituelle, et si elle veut que son message redevienne ce qu'il a déjà été : révolutionnaire et victorieux.

Étant donné que « puissance » est un mot employé à tort et à travers, permettez-moi de vous expliquer ce que j'entends par là. Tout d'abord, je veux parler d'énergie spirituelle ayant suffisamment de voltage pour produire une fois encore de grands saints. La race de chrétiens anémiques et inoffensifs qu'a vu grandir notre génération, n'est qu'un pauvre échantillon de ce que la grâce de Dieu peut accomplir lorsqu'elle agit avec puissance dans un cœur humain.

L'acte sans émotion que l'on pratique parmi nous, et qui s'appelle « accepter le Seigneur », n'a qu'une vague ressemblance avec les conversions bouleversantes de jadis. Nous avons besoin de la puissance qui transforme, qui remplit l'âme d'une douce onction, une puissance qui fera d'un ancien persécuteur un homme « qui ne se possède plus rien de lui-même », étant possédé par l'amour de Christ.

Aujourd'hui, nous avons des saints théologiques qui peuvent, et doivent prouver qu'ils sont saints, conformément à la pensée originale grecque. Mais il nous faut des chrétiens dont la vie proclame leur sainteté, et qui n'ont pas besoin de se précipiter sur une concordance pour établir leur authenticité.

Deuxièmement, je veux parler d'une onction spirituelle qui revêtira d'onction céleste notre adoration, qui fera de nos lieux de réunion un endroit baignant dans la douceur de la présence divine. Dans un endroit saint de cette nature, il n'y aura pas de place pour des sermons grandiloquents, ni pour des personnalités stylisées, qui sont une vraie tristesse pour le Saint-Esprit. L'accent sera mis là où il doit être, sur le Seigneur lui-même et sur son message à l'humanité.

Et puis, je veux parler de cette qualité céleste qui donne à l'Église sa marque d'appartenance divine. La plus grande preuve de notre faiblesse, de nos jours, c'est qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire à notre sujet. On a expliqué l'Église ; voilà bien la plus sûre preuve de sa faillite.

Nous avons très peu de choses que la psychologie et les statistiques ne peuvent expliquer. Dans l'Église primitive, ils se réunissaient sous le portique de Salomon, et le sentiment de la présence de Dieu était si grand « **qu'aucun des autres n'osait se joindre à eux** » (Actes 5 v. 13). Le monde a vu le buisson embrasé, et personne n'a osé s'en approcher ; mais des cendres ne font peur à personne. Aujourd'hui, les gens osent s'approcher sans problème, sans éprouver aucune appréhension, aussi près que le cœur leur en dit.

Ils vont même jusqu'à donner des tapes dans le dos de l'épouse déclarée de Christ, et sont d'une familiarité indécente. Si jamais nous voulons de nouveau faire impression sur les hommes perdus, grâce à une peur saine du surnaturel, nous avons besoin, une fois encore, de la dignité du Saint-Esprit. Nous devons à nouveau connaître ce mystère impressionnant qui descend sur les hommes et les églises, quand les uns et les autres sont remplis de la puissance de Dieu.

Encore une fois, j'entends par « puissance » cette énergie efficace que Dieu a, à l'époque biblique et post-biblique, envoyée dans l'Église et dans les circonstances qui l'entouraient. Puissance qui l'a rendue fructueuse dans ses labeurs et invincible devant ses adversaires. Des miracles ? Oui, quand et là où ils étaient nécessaires. Des réponses aux prières ? Des grâces spéciales ? Oui, tout cela, et bien plus.

L'évangéliste Marc résume cela de cette façon : « **Et ils s'en allèrent prêcher partout. Le Seigneur travaillait avec eux, et confirmait la parole par les miracles qui l'accompagnaient** » (Marc 16 v. 20). Le livre des Actes au complet et les chapitres les plus nobles de l'histoire de l'Église, depuis l'époque néo-testamentaire, ne sont qu'un prolongement de ce verset.

Des paroles comme celles qui apparaissent dans le deuxième chapitre de l'épître aux Hébreux, tiennent lieu de réprimande envers les chrétiens incrédules de notre époque : « **... Dieu appuyant leur témoignage par des signes, des prodiges, et divers miracles, et par les dons du Saint-Esprit distribués selon sa volonté** » (Hébreux 2 v. 4). Une église tiède est obligée d'interpréter et de déformer un tel langage.

Elle n'y participe pas et doit donc trouver à se justifier. On ne peut faire autrement que de jongler, de faire quelques déclarations sans fondement scripturaire. Par conséquent, on fera appel à n'importe quoi pour sauver la face, et pour justifier notre condition d'église à moitié morte. Cette exégèse défensive n'est qu'un refuge pour une orthodoxie incrédule, une cachette pour une église trop faible pour se tenir debout.

Aucun homme, qui est au courant des faits ne peut nier le besoin d'une aide surnaturelle pour le travail de l'évangélisation mondiale. Nous sommes si complètement surclassés par la force supérieure du monde, que la seule alternative que nous avons, c'est l'aide de Dieu ou la défaite certaine. Le chrétien qui sort sans avoir foi dans les « miracles », rentrera sans fruits. Personne ne s'avisera de pousser l'imprudence jusqu'à tenter l'impossible, sans avoir d'abord été investi de la puissance du Dieu de l'impossible. « **... la puissance du Seigneur se manifestait par des guérisons** » (Luc 5 v. 17), telle est notre garantie pour la victoire.

Finalement, par « puissance », j'entends l'impulsion divine qui touche le cœur et convainc l'auditeur de se repentir et de croire en Christ. Il ne s'agit pas d'éloquence, ni de logique, ni d'argumentation. Il ne s'agit d'aucune de ces choses, quoiqu'elles puissent les accompagner toutes, ou en partie. C'est plus pénétrant que la pensée, plus troublant que la conscience, plus convaincant que la raison. C'est le « miracle » subtil qui

suit la prédication bénie par l'onction. C'est une action mystérieuse de l'Esprit sur l'esprit. Une telle puissance doit être présente jusqu'à un certain degré, avant que n'importe qui puisse être sauvé. C'est l'ultime pouvoir d'action, sans lequel le plus sérieux des chercheurs ne peut que passer à côté de la vraie foi qui sauve.

À toutes choses égales, nous aurons autant de succès dans l'œuvre chrétienne que nous avons de puissance, ni plus ni moins. L'absence prolongée de fruits dénote un manque de puissance, aussi sûrement que les étincelles s'élèvent au-dessus du brasier.

Bien que des circonstances extérieures puissent être un obstacle momentané, rien, toutefois, ne peut longtemps résister à la pure puissance de Dieu. Autant essayer de combattre l'éclair sinueux, que de s'opposer à cette puissance lorsqu'elle descend sur un homme. C'est une puissance qui sauve, ou qui détruit, qui donne la vie, ou qui sème la mort.

« ... vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins » (Actes 1 v. 8). Telle est la promesse de Dieu et aussi la provision de Dieu. Le reste dépend de nous.

Chapitre deux

La part de Dieu et la part de l'homme.

Le fait de n'avoir pu faire la distinction entre la part de Dieu et la part de l'homme, dans le plan du salut, a empêché un nombre incalculable de chrétiens de trouver la paix, et a laissé des fractions entières de l'Église de Christ impuissantes pendant de longues périodes.

Disons-le carrément, il y a des choses que seul Dieu peut faire, et vouloir à tout prix les faire nous-mêmes ne conduit qu'à un gaspillage d'efforts. D'un autre côté, il y a des choses que seul l'homme peut faire, et si nous demandons à Dieu de les faire pour nous, nous gaspillons nos prières. Il est vain d'essayer d'effectuer le travail qui ne peut être fait que par la grâce souveraine. Il est tout aussi vain de supplier Dieu d'accomplir ce qui nous a été commandé par autorité suprême.

Parmi les choses que seul Dieu peut faire, et qui est pour nous de première importance, s'inscrit l'œuvre de la rédemption. L'expiation a été accomplie dans le lieu saint où personne d'autre que le Sauveur ne pouvait entrer. Cette œuvre glorieuse ne doit rien aux efforts de l'homme. Les meilleurs éléments de la race d'Adam ne pouvaient rien y ajouter. Seul Dieu en est l'auteur, et l'homme ne pouvait tout simplement pas y participer.

La rédemption est un fait objectif. C'est un travail qui sauve potentiellement et qui a été accompli pour l'homme, mais indépendamment de lui et hors de lui. L'œuvre de Christ au calvaire a apporté l'expiation à tous les hommes, mais elle n'a sauvé aucun homme.

Le salut est personnel. C'est la rédemption rendue effective pour la personne en tant qu'individu. Le salut, c'est l'œuvre de Dieu dans le cœur, rendu possible grâce à l'œuvre de Dieu sur la croix. L'œuvre de la rédemption, accomplie une fois pour toutes, aussi bien que l'œuvre du salut, appartiennent toutes deux à la catégorie des choses que seul Dieu peut faire.

Aucun homme ne peut pardonner ses propres péchés. Aucun homme ne peut régénérer son propre cœur. Aucun homme ne peut se déclarer justifié

et pur. Tout cela, c'est l'œuvre de Dieu pour l'homme, laquelle découle de l'œuvre que Christ a déjà accomplie pour l'homme. L'expiation universelle donne accès au salut universel, mais elle ne rend pas ce salut universellement accessible à chaque individu.

L'orthodoxie de notre époque craint de faire face à cette vérité. On nous a instruits dans la doctrine de la grâce, et nous hésitons à formuler les choses de façon aussi franche, de peur de dépouiller la grâce de sa gloire et de porter atteinte à l'œuvre parfaite de Christ. Cependant, c'est commettre une faute que de parler avec autant de délicatesse d'un sujet si vital pour l'âme. Nous devrions mettre en lumière cette distinction et puis être aussi francs que la vérité nous commande de l'être.

Nous n'avons pas besoin de craindre de dérober à Dieu sa gloire en respectant la vérité que lui-même a révélée. Le fait de n'avoir pas pu faire la différence entre la part de Dieu et la part de l'homme, a abouti à de la confusion mentale et à de l'inaction morale parmi les chrétiens. L'assurance et la puissance requièrent que nous connaissions et mettions en pratique la vérité, telle qu'elle nous est révélée dans l'Écriture sainte.

Dans la catégorie des choses que Dieu ne peut pas faire, on trouve ceci : Dieu ne peut pas se repentir à notre place. Dans nos efforts d'exalter la grâce, nous avons prêché la vérité de façon à donner l'impression que la repentance est une œuvre de Dieu. C'est là une grave erreur qui prend des proportions alarmantes parmi les chrétiens du monde entier. Dieu a ordonné à tous les hommes de se repentir. C'est, en effet, à eux seuls que revient ce travail. Il est moralement impossible de se repentir pour quelqu'un d'autre. Même Christ n'a pu faire cela. Il lui a été possible de mourir pour nous, mais il ne peut accomplir la repentance pour nous.

Dieu, dans sa grâce, peut nous encourager à nous repentir, et il peut nous aider à nous repentir par le travail intérieur de l'Esprit. Cependant, avant que nous puissions être sauvés, nous devons, de notre plein gré, nous repentir devant Dieu et croire à Jésus-Christ. C'est ce que la Bible enseigne clairement, et c'est ce que l'expérience appuie abondamment. Il n'y a pas de repentance possible sans réforme morale.

C'est à l'homme qu'il faut attribuer les mauvaises actions, et c'est seulement l'homme qui peut les corriger. Mentir, par exemple, est une action de l'homme dont il doit assumer toute la responsabilité. Quand il se

repent, il cessera de mentir. Ce n'est pas Dieu qui le fera pour lui, il doit le faire pour lui-même.

Présenté de façon aussi directe, tout cela semble suffisamment clair, et on peut se demander comment un homme, à l'esprit rationnel, peut s'attendre à ce que quelqu'un le dispense de son obligation personnelle de se repentir. En pratique, toutefois, et sous la pression de fortes émotions religieuses, les choses ne sont pas aussi simples que l'on serait en droit de supposer. La formule sur laquelle on insiste tant, et selon laquelle « tout a été fait, vous ne pouvez rien faire », a provoqué en tous lieux une confusion sans fin parmi les gens qui cherchent.

On leur dit que les hommes périssent à cause de ce qu'ils sont, et non à cause de ce qu'ils font. Autrement dit, ce qu'ils font n'entre pas dans le tableau. Qui plus est, ils ne peuvent rien faire en direction du salut, le simple fait de suggérer une telle chose constitue une offense à Dieu. L'horrible exemple de Caïn ne suffit-il pas à prouver cela ? Ils sont donc ballottés, impuissants, entre le premier Adam et le dernier Adam. Le premier a péché pour eux, et le second a réalisé toute leur rédemption.

Par conséquent, le nerf de leur vie morale est tranché, et ils retombent dans le désespoir, n'osant bouger, de peur d'être coupables du péché de l'effort du moi. En même temps, ils sont profondément bouleversés de savoir que quelque chose ne va vraiment pas dans leur vie religieuse. Le remède à un tel malaise, est de voir clairement que les hommes ne sont pas perdus à cause de ce qu'un homme a fait il y a des milliers d'années.

Jamais nous ne serons jugés pour les péchés qu'Adam a commis, mais pour nos propres péchés. Nous sommes et nous devons rester entièrement responsables de nos propres péchés, et cela, jusqu'à ce qu'ils aient été déposés à la croix de Jésus.

L'idée que nous pouvons nous repentir par délégation est un faux raisonnement emprunté à la doctrine de la grâce, mal présentée et insuffisamment comprise.

Une autre chose que Dieu ne peut pas faire, c'est celle-ci : Il est certain que la foi est un don de Dieu, mais le fait d'agir ou non selon cette foi dépend entièrement de nous. Nous sommes libres d'agir ou pas, le choix est nôtre. La véritable foi exige que nous changions d'attitude à l'égard de Dieu.

Cela signifie que nous reconnaissons non seulement sa fidélité, mais que nous faisons ensuite confiance à ses promesses et que nous obéissons à

ses commandements. C'est ce qui s'appelle la foi biblique, moins que cela n'est qu'illusion. Là où Dieu est l'objet de la foi, il ne peut en être aussi le sujet. Le pécheur repentant est le sujet, et à ce titre, il doit placer sa foi en Christ comme son Sauveur. Il doit faire cela pour lui-même. Dieu peut l'aider, il peut attendre longtemps et faire preuve de patience, mais il ne peut jamais prendre la place du pécheur et agir à sa place.

Le jour où, une fois de plus, on comprendra que Dieu n'est pas responsable de nos péchés et de notre incrédulité, ce jour-là sera un heureux jour pour l'Église de Christ.

Le fait de découvrir que nous sommes personnellement responsables de nos péchés individuels peut être un choc pour nous, mais cette découverte purifiera l'air et chassera les nuages de l'incertitude. Les pécheurs repentants perdent leur temps à supplier Dieu d'accomplir pour eux les actes qu'il leur a sévèrement commandé de faire eux-mêmes. Il ne discutera pas avec eux, mais il les laissera simplement à leur désappointement.

L'incrédulité est un grand péché, ou plus exactement, elle est une preuve de péchés non confessés. Se repentir et croire, tel est le commandement. La foi suivra la repentance, et le salut en sera le résultat.

Toute interprétation qui veut que la grâce gratuite décharge le pécheur de la responsabilité de se repentir ne vient pas de Dieu, et n'est pas conforme à la vérité révélée. Dieu n'est pas non plus responsable de nous aider à nous repentir. Il ne nous doit rien sinon la justice. Le seul homme qui reçoit ce qu'il mérite, est l'homme qui meurt dans son péché, et qui marche vers le jugement sans avoir été béni. Tous les autres sont les objets de la miséricorde imméritée de Dieu. Espérer en Dieu pour nous aider à nous repentir, ou croire qu'il est moralement obligé de faire cela, c'est mal comprendre le plan intégral du salut.

Mais, qu'est-ce que tout cela a à voir avec le manque de puissance dans nos églises ?

Beaucoup, en vérité. Des millions de personnes commencent leur vie religieuse sans comprendre leur devoir moral envers Dieu. Ils essaient de croire, sans s'être d'abord repentis. Ils s'efforcent d'avoir la foi, sans avoir l'intention de se conformer moralement à la volonté de Dieu. En conséquence, ils sont dans la confusion totale. Ils ont la tête pleine de doutes et de perplexités cachées. Ils sont secrètement déçus de la vie

qu'ils mènent, et sont, la plupart du temps, sans joie et sans enthousiasme. Il est, en effet, dur de tirer une grande joie de l'incertitude.

Il ne sert à rien d'exhorter ces prétendus chrétiens à rechercher de la puissance, il ne sert à rien de leur parler de la vie soumise. Ils ne peuvent tout simplement pas comprendre ce langage.

Ils écoutent le message, puis font ce qui leur plaît, attendant en vain que Dieu fasse les choses qu'il leur a demandé de faire. À moins que cette façon de voir ne soit corrigée, nous ne pouvons espérer que très peu de puissance dans nos églises.

Chapitre trois

Les fruits de l'obéissance.

Obéir, selon l'usage néo-testamentaire, c'est porter une attention sérieuse à la Parole de Dieu, se soumettre à son autorité, et exécuter ses instructions sans contester.

Dans ce sens, l'obéissance équivaut presque à une lettre morte dans le christianisme moderne. On peut, à l'occasion, l'enseigner d'une manière languissante, mais on ne souligne pas assez son importance pour lui donner de la puissance dans la vie de ceux qui en entendent parler. Pour devenir efficace, une doctrine ne doit pas seulement être reçue et gardée par l'Église, mais elle doit avoir derrière elle une telle poussée de conviction morale, que la force de persuasion tombera comme un coup donné sur une capsule fulminante, libérant l'énergie latente qu'elle contient.

L'Église d'aujourd'hui n'a pas trop insisté sur la doctrine de l'obéissance. Soit parce qu'elle l'a affreusement négligée, soit parce qu'elle l'a servie avec des excuses, sans souligner son caractère important.

Il faut voir là le résultat d'une confusion fondamentale de l'obéissance avec les œuvres qu'ont à l'esprit le prédicateur et les croyants. Pour échapper à l'erreur du salut par les œuvres, nous sommes tombés dans l'erreur contraire, c'est-à-dire, le salut sans l'obéissance. Dans notre empressement de nous débarrasser de la doctrine légaliste des œuvres, nous avons jeté l'enfant avec l'eau du bain, et nous nous sommes aussi débarrassés de l'obéissance.

La Bible ne reconnaît le salut que lorsqu'il est lié à l'obéissance. Paul a témoigné qu'il avait été envoyé pour amener à « **l'obéissance de la foi tous les païens** » (Romains 1 v. 5). Il rappelle aux chrétiens de Rome qu'ils ont été affranchis du péché parce qu'ils ont « obéi de cœur à la règle de doctrine dans laquelle » ils ont « été instruits ». Dans le Nouveau Testament, il n'y a aucune contradiction entre la foi et l'obéissance.

Entre la foi et les œuvres de la loi, oui ; entre la loi et la grâce, oui ; mais entre la foi et l'obéissance, pas du tout. La Bible ne reconnaît pas la foi qui

ne mène pas à l'obéissance, elle ne reconnaît pas plus l'obéissance qui ne découle de la foi. Les deux constituent les côtés opposés d'une même pièce de monnaie. S'il nous fallait séparer une pièce de monnaie par le côté, nous détruirions les deux côtés et enlèverions la valeur à toute la pièce. De la même façon, la foi et l'obéissance sont à jamais liées, et chacune d'elles est sans valeur lorsque séparée de l'autre. L'ennui avec beaucoup d'entre nous, de nos jours, c'est que nous nous efforçons de croire, sans avoir l'intention d'obéir.

Le message de la croix contient deux éléments : 1. Des promesses et des déclarations auxquelles il faut croire. 2. Des commandements auxquels il faut obéir.

De toute évidence, la foi est nécessaire au premier et l'obéissance au second. La seule chose que nous puissions faire avec une promesse ou une déclaration, c'est d'y croire. Il est physiquement impossible d'y obéir, car elles ne s'adressent pas à la volonté, mais à l'intelligence. Il est tout aussi impossible de croire à un commandement, car il ne s'adresse pas à notre intelligence, mais à notre volonté.

En vérité, nous pouvons avoir foi dans sa justice, nous pouvons avoir confiance qu'il s'agit d'un commandement bon et juste, mais cela ne suffit pas. Jusqu'à ce que nous ayons obéi ou refusé d'obéir à ce commandement, nous n'avons rien fait du tout. S'efforcer d'exercer la foi à l'égard de ce qui s'adresse à notre obéissance, c'est se perdre dans un dédale d'impossibilités.

La doctrine de Christ crucifié, et les riches vérités qui se regroupent autour d'elle, possèdent ce contenu double. C'est pourquoi l'apôtre pouvait parler d'« obéissance de la foi » sans se contredire. Et l'on peut affirmer : « **L'Évangile est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit** » (Romains 1 v. 16) ; et « **Il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'auteur d'un salut éternel** » (Hébreux 5 v. 9). Ces deux affirmations ne sont pas incompatibles lorsqu'on les comprend à la lumière de l'unité essentielle de la foi et de l'obéissance.

Aujourd'hui, la faiblesse de notre message provient du fait que nous accordons une importance exagérée à la foi, et trop peu à l'obéissance. Cette façon de voir a atteint de telles proportions que « croire » est devenu synonyme d'obéir dans l'esprit de millions de croyants. C'est ainsi que l'on se retrouve aujourd'hui avec une foule de chrétiens au caractère mal formé, et dont la vie est tout à fait disproportionnée. On confond imagination avec foi, on a délesté cette dernière de son contenu moral et

on a fait d'elle à peine plus qu'un sentiment donné à la vérité de l'Évangile. Et tout cela au nom de l'orthodoxie.

Il existe une maladie mentale que chacun de nous connaît assez bien, une maladie où le malade évolue dans un monde totalement imaginaire. Il s'agit d'un monde fabuleux, d'un monde de pure fantaisie, auquel ne correspond aucune réalité objective. Tout le monde sait cela, sauf le patient lui-même. Il défendra son monde avec toute la logique d'un homme qui a toute sa raison, et ce qui fait peine à voir, c'est que cet homme est profondément sincère.

De la même manière, nous voyons des chrétiens qui ont vécu si longtemps dans l'air raréfié de l'imagination, qu'il semble presque impossible de les brancher sur la réalité.

Leur non-obéissance a paralysé leurs jambes morales et dissous leur colonne vertébrale, à tel point qu'ils s'affaissent en un tas spongieux de théories religieuses, croyant tout avec ardeur, mais n'obéissant pas le moins du monde. En réalité, ils sont profondément choqués à la seule mention du verbe « obéir ». Pour eux, cela sent l'hérésie et le pharisaïsme, et est le résultat de notre insuccès à dispenser correctement la vérité. Et dire que leur doctrine de molle inaction se veut religion néo-testamentaire !

C'est, paraît-il, la vérité pour laquelle les réformateurs ont donné leur vie ! Tout le reste est légalisme et religion de Caïn à leurs yeux.

Nous pourrions passer par-dessus tout cela comme par-dessus bien d'autres choses, si ce n'était que cette inertie morale a influencé pratiquement tout le monde chrétien. Elle a pris d'assaut les écoles bibliques, a déterminé le contenu de la prédication évangélique, et est allée jusqu'à décider quel genre de chrétiens nous serons. Il ne fait aucun doute que la fausse conception populaire en ce qui concerne la fonction de la foi, et l'incapacité de nos enseignants à insister sur l'obéissance, ont affaibli l'Église et retardé un réveil de façon tragique au cours des cinquante dernières années.

Le seul remède est d'enlever la cause. Pour cela, il va falloir du courage, mais cela en vaut la peine.

Nous risquons toujours de devenir les victimes des mots. Une phrase onctueuse peut facilement prendre la place d'une réalité spirituelle. À titre d'exemple, prenons l'expression « suivre le Seigneur », qui est si souvent utilisée parmi les chrétiens, ou son équivalent, « suivre l'Agneau ». Nous

oublions le fait que ceci ne peut être pris littéralement. Nous ne pouvons pas, aujourd'hui, comme l'ont pu les premiers disciples, suivre le Maître sur une distance géographique donnée.

Nous avons tendance à y penser de façon littérale, mais en même temps, nous savons que ce n'est pas possible littéralement. Il s'ensuit que cette expression signifie à peine plus qu'un vague assentiment donné aux vérités du christianisme. Il se peut que nous sursautions en apprenant que « suivre » est un mot du Nouveau Testament, employé pour couvrir l'idée d'une habitude établie, en obéissant aux commandements de Christ.

Considérez les fruits de l'obéissance, tels que décrits dans le Nouveau Testament : La maison de l'homme obéissant est bâtie sur le roc (Matthieu 7 v. 24). Il sera aimé du Père et connaîtra la manifestation du Père et du Fils. Ceux-ci viendront à lui et feront leur demeure chez lui (Jean 14 v. 21 à 23). Il demeurera dans l'amour de Christ (Jean 15 v. 10). Grâce à son obéissance aux doctrines de Christ, il est affranchi du péché et devient serviteur de la justice (Romains 6 v. 17 et 18).

Le Saint-Esprit lui est donné (Actes 5 v. 32). Il est libéré du piège de la fausse sécurité, et il est heureux dans ses activités (Jacques 1 v. 22 à 25). Sa foi est rendue parfaite (Jacques 2 v. 22). Son assurance est affermie devant Dieu, et il a confiance que ce qu'il demande par la prière lui est accordé (1 Jean 3 v. 18 à 22). Ce ne sont là que peu de versets parmi le grand nombre de versets que nous pouvons citer du Nouveau Testament. Il est possible de mal comprendre un ou deux textes, mais on ne peut se tromper sur l'ensemble du contenu des Écritures.

À quoi tout cela nous mène-t-il ? Quelles en sont les implications pratiques pour nous aujourd'hui ? Tout simplement que la puissance de Dieu est à notre disposition, et qu'il n'attend que nous pour la mettre en action, si nous satisfaisons aux conditions qui sont clairement stipulées dans sa Parole. Dieu est prêt à envoyer des flots de bénédictions sur nous, lorsque nous commençons à obéir à ses instructions précises.

Nous n'avons pas besoin de nouvelle doctrine, ni de nouveau mouvement, ni de nouvelle « solution », ni d'évangéliste importé, ni de « cours » onéreux pour nous indiquer la direction. Elle est là, sous nos yeux, aussi évidente qu'une grande route à quatre voies.

À quiconque cherche, je dirais ceci : « *Faites la première chose que vous savez devoir faire pour accomplir la volonté du Seigneur. S'il y a du péché dans votre vie, abandonnez-le instantanément. Éloignez de vous le*

mensonge, le commérage, la malhonnêteté, ou quoi que puisse être votre péché. Renoncez aux plaisirs du monde, aux dépenses extravagantes, à la vanité de posséder de belles toilettes, de belles voitures et des demeures luxueuses. Faites la paix avec toute personne que vous auriez traitée injustement. Et pardonnez à toute personne qui vous aurait fait du tort.

Commencez à employer votre argent pour aider les pauvres et pour faire progresser la cause de Christ. Prenez la croix et vivez en vous oubliant vous-même. Priez, assistez aux assemblées du Seigneur. Témoignez pour Christ, pas seulement lorsque cela vous convient, mais lorsque vous savez fort bien que vous devriez le faire. Ne calculez pas le prix et ne craignez pas les conséquences. Étudiez la Bible pour connaître la volonté de Dieu, et puis faites-la telle que vous la comprenez. Commencez sans attendre avec la première chose, et puis continuez à chercher la volonté de Dieu toute votre vie ».

Chapitre quatre

La charrue avant les miracles

« Défrichez-vous un champ nouveau ! Il est temps de chercher l'Éternel, jusqu'à ce qu'il vienne, et répande pour vous la justice » (Osée 10 v. 12). Nous avons ici deux sortes de terres, une terre inculte et une terre labourée par la charrue.

La terre en friche est béate, satisfaite, protégée du choc de la charrue et de l'action énergique de la herse. Un tel champ, laissé à son état naturel année après année, devient le lieu de prédilection de la corneille et du geai bleu. Si ce champ était doué d'intelligence, il pourrait s'enorgueillir de sa réputation. En effet, il offre de la stabilité, il a été adopté par la nature elle-même. On peut compter sur lui pour rester tel qu'il est, alors que les terres environnantes passent du brun au vert et du vert au brun. Sûr et paisible, il se vautre paresseusement au soleil, offrant l'image d'un contentement béat.

Cependant, il paie un prix élevé pour sa tranquillité, car jamais il ne voit le miracle de la croissance, jamais il ne sent le mouvement de la vie en formation, ni les merveilles de l'éclosion de la semence, ni la beauté du grain mûrissant. Il ne saura jamais ce que c'est que du fruit, parce qu'il craint la charrue et de la herse.

En opposition directe à ce triste tableau, le champ cultivé s'est abandonné à l'aventure de la vie. La barrière protectrice s'est ouverte pour laisser passer la charrue, et la charrue est venue comme toutes les charrues, pratique, cruelle, tranchante et pressée. La paix a été rompue par les cris du fermier et le bruit des machines. Le champ a senti les douleurs de la transformation, il a été dérangé, retourné, meurtri et brisé, mais ses souffrances seront bientôt récompensées.

La lumière du jour voit émerger de la terre le miracle de la vie, pousse minuscule, curieuse de voir et d'explorer le nouveau monde au-dessus d'elle. Partout dans le champ la main de Dieu est à l'œuvre dans ce travail de création séculaire et cyclique. De nouvelles choses naissent pour grandir, mûrir et accomplir la grande prophétie latente déposée dans la

graine au moment où elle a été enfouie dans la terre. Oui, en vérité, la charrue précède les merveilles de la nature.

Il existe également deux sortes de vies, la vie en friche et la vie labourée. Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour trouver des exemples de la vie en friche. Il y en a beaucoup trop parmi nous.

L'homme dont la vie est en jachère est satisfait de lui-même, et des fruits qu'il a un jour produits. Il ne veut pas être bousculé. Il sourit, dans une attitude de supériorité tolérante, à tout ce qui s'appelle réveil, jeûne, recherche personnelle, et dur labeur précédant la récolte, ainsi que fébrilité qui accompagne le progrès. L'esprit d'aventure est mort en lui. Il est pondéré, « fidèle », toujours à sa place habituelle (comme le vieux champ en friche), modéré, et, en quelque sorte, il fait figure dans la petite église.

Mais il ne porte pas de fruits. Le malheur avec une telle vie, c'est qu'elle est figée, tant dans sa forme que dans son contenu. Le verbe être a pris la place du verbe devenir. La pire chose que l'on puisse dire d'un tel homme, c'est qu'il est ce qu'il sera. Il s'est entouré d'une clôture, et, par ce geste, s'est privé de la puissance de Dieu et du miracle de la moisson.

La vie labourée est celle qui, dans un acte de repentance, a fait tomber la clôture protectrice, et a mis la charrue de la confession dans son âme. L'influence de l'Esprit, la contrainte des circonstances, et la détresse d'une vie stagnante ont parfaitement joint leurs efforts pour humilier le cœur. Une telle vie a mis à l'écart toute défense et a renoncé à la sécurité d'une vie stérile, pour accepter les risques d'une vie fructueuse.

L'insatisfaction d'une vie inutile, une aspiration profonde, le repentir, l'obéissance courageuse à la volonté de Dieu, toutes ces choses ont meurtri et brisé la terre jusqu'à ce qu'elle soit à nouveau prête à recevoir la semence. Bien sûr, comme toujours, le fruit a succédé à la charrue. La vie et la croissance commencent quand Dieu « fait pleuvoir sa justice ». Un tel homme pourra témoigner : « Et la main du Seigneur était sur moi en ce jour-là ».

L'histoire religieuse fait état de deux périodes qui correspondent à ces deux genres de vie : La période dynamique et la période statique.

Les périodes dynamiques sont celles qui ont vu les enfants de Dieu se stimuler mutuellement pour obéir aux commandements de Dieu, et sortir

sans crainte pour proclamer au monde le témoignage de son nom. Ils ont échangé la sécurité de l'inaction contre les risques de l'avancement qui leur était inspiré par Dieu. De telles actions étaient immanquablement suivies de la puissance de Dieu. En effet, le miracle de Dieu se manifestait quand et là où le peuple de Dieu se manifestait ; et il s'arrêtait chaque fois que son peuple s'arrêtait.

Les périodes statiques sont celles où le peuple de Dieu s'est lassé du combat et a cherché une vie de paix et de sécurité. Pendant ces périodes, ils se sont évertués à conserver les gains qu'ils avaient acquis au cours des périodes plus audacieuses, quand la puissance de Dieu marchait au milieu d'eux.

L'histoire biblique abonde en exemples à ce sujet. Quand Abraham est « sorti » pour sa grande aventure de la foi, Dieu est sorti avec lui. Mentionnons quels en ont été les résultats. Des révélations de la part de Dieu, des apparitions, le don de la Palestine, des alliances et des promesses de riches bénédictions à venir. Puis Israël est descendu en Égypte, et les miracles ont cessé pendant quatre cents ans. Au bout de ce laps de temps, Moïse a entendu l'appel de Dieu et s'est levé pour mettre au défi l'opresseur.

Une explosion de puissance a accompagné ce défi, et le peuple d'Israël n'a pas tardé à se mettre en marche. Aussi longtemps que le peuple d'Israël osait poursuivre sa marche, Dieu envoyait ses miracles pour ouvrir la voie devant eux. Mais chaque fois que le peuple tombait dans l'inertie comme un champ en friche, Dieu détournait ses bénédictions et attendait de voir son peuple se lever de nouveau pour lui accorder sa puissance.

Nous avons ici une brève, mais juste esquisse de l'histoire d'Israël, tout comme de l'Église. Aussi longtemps qu'ils allèrent de l'avant et qu'ils prêchèrent partout, le Seigneur travaillait avec eux, confirmant la Parole par des signes. Cependant, lorsqu'ils se cloîtraient dans des monastères ou jouaient à construire de belles cathédrales, Dieu leur retirait son aide, jusqu'à ce qu'un Luther ou un Wesley se lèvent pour défier l'enfer une fois de plus. Alors, Dieu déversait invariablement sur eux sa puissance, comme avant.

Cette loi s'applique dans chaque dénomination, dans chaque société missionnaire, dans chaque église locale, ou chez chaque chrétien. Dieu agit aussi longtemps que son peuple est en marche.

Mais il cesse d'agir quand son peuple n'a plus besoin de son aide. Dès que nous cherchons ailleurs qu'en Dieu la protection dont nous avons besoin, nous la trouvons, mais pour notre propre ruine. Que nous ayons le malheur de nous entourer d'un mur de talents personnels, de capacités propres, de règlements, de prestige, et d'une multitude de méthodes pour déléguer nos tâches, vous pouvez être sûrs, qu'aussitôt, une paralysie commencera à s'installer progressivement, une paralysie qui ne peut aboutir qu'à la mort.

La puissance de Dieu ne survient que là où on met la main à la charrue pour vouloir cette puissance. Dieu, en effet, ne libère sa puissance dans l'Église que seulement lorsque celle-ci fait quelque chose qui montre qu'elle veut cette puissance. Par le mot « faire », je n'entends pas de l'activité pure. Telle qu'elle est, l'Église a déjà suffisamment d'activités, mais dans toutes ses activités, elle prend grand soin de laisser toucher le moins possible à ses terres en friche. Elle veille à restreindre ses activités à l'intérieur de limites entièrement sécuritaires et marquées par la peur. C'est pourquoi elle ne porte pas de fruit, elle est en sécurité, mais elle est stérile.

Regardez autour de vous, et voyez où ont lieu les miracles de la puissance de Dieu.

Jamais de miracles dans une institution religieuse, où la tradition et l'habitude ont depuis longtemps rendu la foi inutile. Jamais dans la vieille église, où d'antiques tablettes commémoratives ont été plâtrées sur les meubles pour rendre un témoignage silencieux aux jours glorieux d'antan. Quand, pour aller de l'avant, une foi audacieuse combat des difficultés insurmontables, c'est là que Dieu envoie inmanquablement de « l'aide de son sanctuaire ».

Au sein de la société missionnaire avec laquelle j'ai été associé pendant de longues années, j'ai remarqué que la puissance de Dieu nous a toujours tenu compagnie. En effet, des miracles ont accompagné nos marches, mais ils ont cessé chaque fois que nous nous sommes laissés aller à être satisfaits, et que nous avons arrêté d'avancer. Le fait de croire à la puissance n'empêchera pas une société de demeurer stérile. **Il lui faut aussi accomplir les œuvres de la puissance.**

Cependant, je suis plus intéressé à l'effet que peut avoir cette vérité sur l'église locale et sur l'individu. Jetez un coup d'œil à cette église, où le fait de porter beaucoup de fruits était autrefois chose commune et attendue.

Aujourd'hui, on y voit peu ou pas de fruits, et la puissance de Dieu semble être suspendue. Quel est le problème ?

Dieu n'a pourtant pas changé, et le but qu'il avait fixé pour cette église n'a pas varié le moindrement. Non, c'est l'église elle-même qui a changé.

Un bref examen de conscience révélera que l'église, tout comme ses membres, est devenue une terre inculte. Elle a passé à travers ses premiers labeurs, et maintenant, elle en est venue à accepter une manière de vivre plus facile. Elle se contente d'organiser ses programmes inoffensifs, avec suffisamment d'argent pour payer les factures, et un nombre de membres suffisamment grand pour assurer son avenir.

Ses membres regardent maintenant leur église pour la sécurité qu'ils y trouvent, plutôt que pour la direction qu'elle peut leur donner dans la bataille que se livrent le bien et le mal. Elle est devenue une école plutôt qu'une caserne, ses membres, en effet, sont des étudiants et non des soldats. Ils étudient les expériences des autres au lieu de chercher à vivre leurs propres expériences.

Le seul chemin vers la puissance, pour une telle église, c'est de sortir de sa cachette et de prendre, une fois de plus, le dangereux chemin de l'obéissance. Sa sécurité est son ennemi le plus mortel. L'église qui craint la charrue rédige sa propre épitaphe, mais l'église qui emploie la charrue marche sur le chemin du réveil.

Chapitre cinq

Obstacles doctrinaux

N'importe quel homme, qui observe à l'occasion la scène religieuse aujourd'hui, sera frappé par deux choses : Premièrement, l'on rencontre très peu le sens du péché parmi les inconvertis. Deuxièmement, le chrétien moyen vit une vie si mondaine et si insouciant, qu'il est difficile de faire la distinction entre lui et l'inconverti. La puissance qui apporte la conviction au pécheur, et rend le chrétien capable de surmonter la tentation dans sa vie de tous les jours, est entravée quelque part en cours de route.

Il faudrait avoir un esprit simpliste pour ne considérer qu'une seule chose comme étant la cause de cette situation, car plusieurs éléments nous empêchent de réaliser pleinement nos privilèges néo-testamentaires. Il existe cependant une catégorie d'obstacles qui ressort si manifestement, que nous ne courons aucun danger en lui attribuant une très grande part de nos problèmes. Je veux parler ici des fausses doctrines et de l'importance exagérée que l'on accorde à de bonnes doctrines. Je désire signaler quelques-unes de ces doctrines, et le faire en espérant sincèrement que cela ne suscitera aucune controverse, mais que cela nous amènera à faire un examen respectueux de la position dans laquelle nous nous trouvons.

De nos jours, le christianisme fondamentaliste est profondément influencé par cet ancien ennemi de la doctrine qui a pour nom « antinomie ». Le crédo de l'adepte de l'antinomie est simple. Nous sommes sauvés par la foi seule, les œuvres n'ont pas leur place dans le salut, notre façon de nous conduire constitue des œuvres, et pour cette raison, n'a donc aucune importance. Ce que nous faisons n'a pas d'importance, aussi longtemps que nous croyons de manière correcte. Le divorce entre la foi et la conduite est absolu et sans appel. Le problème du péché est réglé par la croix, la conduite se trouve en dehors du cercle de la foi et ne peut s'interposer entre le croyant et Dieu.

C'est là, en peu de mots, ce qu'enseigne l'antinomie. Et cet enseignement a tellement pénétré l'élément fondamentaliste au sein du

christianisme moderne, qu'il est accepté par les masses religieuses comme étant la pure vérité de Dieu.

L'antinomie est la doctrine de la grâce, poussée jusqu'à l'absurde par une logique non corrigée. Elle prend l'enseignement de la justification par la foi et la déforme en la tordant. Elle a tourmenté l'apôtre Paul dans l'église primitive et a provoqué certaines de ses dénonciations les plus pittoresques. Quand la question est posée : « **Demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde ?** » (Romains 6 v. 1), il répond non avec cet argument puissant que nous trouvons dans le sixième chapitre de son Épître aux Romains : « **Loin de là ! Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore dans le péché ?** » (V. 2).

Ceux qui, de nos jours, se font les défenseurs de l'antinomie méritent notre respect pour au moins une chose, leur intention est bonne. L'erreur qu'ils commettent provient de leur désir d'exalter la grâce et la liberté de l'Évangile. Ils partent du bon pied, mais se permettent d'aller au-delà de ce qui est écrit, en adhérant de façon servile à une logique indisciplinée.

Il est toujours dangereux d'isoler une vérité et de la pousser à ses limites, sans égard pour les autres vérités. Les Écritures ne nous enseignent pas que la grâce nous rend libres de pécher. Mais, elle nous rend plutôt libres de faire le bien. Il y a un abîme immense entre ces deux conceptions de la grâce.

Il serait bon de formuler comme un axiome du système chrétien que quelle que soit la chose qui rend le péché acceptable, cette chose est ennemie de Dieu et des âmes.

Tout de suite après la Première Guerre mondiale, on a vu éclater une épidémie d'évangélisation populaire mettant l'accent sur ce qu'on appelait alors, l'évangile positif. Les mots d'ordre étaient « croire », « programme », et « vision ». Le point de vue présenté était entièrement objectif. Les hommes fulminaient contre tout ce qui était devoir, commandements, et ce qu'ils qualifiaient avec mépris de « décalogue des interdits ». Ils parlaient d'un « grand » et « charmant » Jésus, qui était venu pour nous aider à obtenir la victoire, nous les pauvres, mais bien intentionnés pécheurs.

On présentait Jésus comme un « exauceur » de prières puissant, mais pas trop exigeant. Le message était fait pour encourager une attitude de mendicité passive à l'égard de Christ. La partie du Nouveau Testament qui nous encourage à vivre une vie sainte avait été soigneusement laissée de

côté. On la qualifiait de « négative », et par conséquent, on ne la tolérait pas. Des milliers de gens cherchaient de l'aide, sans pour autant vouloir tout laisser pour suivre le Seigneur. On interprétait la volonté de Dieu de la façon suivante : « *Viens, et reçois* ». Christ était donc devenu un pourvoyeur utile, mais son droit incontestable à la Seigneurie sur le croyant était éliminé de façon tacite.

Une grande partie de tout cela fait maintenant partie de l'histoire. L'aisance économique des années 1930 y a mis fin, en organisant des réunions monstres qui ont proclamé que ce n'était pas profitable. Mais ses mauvais fruits demeurent. Le courant de la pensée évangélique avait été pollué, et ses eaux sont toujours boueuses. Une des choses qui restent comme un dangereux reliquat de ces jours de gala, **c'est l'habitude réconfortante que nous avons prise de jeter tout le blâme sur le diable.**

Personne ne devait se sentir coupable de quoi que ce soit. C'est le diable qui était responsable, par conséquent, pourquoi blâmer le pécheur pour les méfaits du diable ?

Celui-ci est ainsi devenu le bouc émissaire universel, étant responsable du moindre acte de méchanceté commis depuis Adam jusqu'à nos jours. On en a déduit que nous, pécheurs aimables et charmants, ne sommes pas réellement mauvais. Disons que nous sommes plutôt détournés du droit chemin par les flatteries de ce méchant vieux gremlin qui hante les lieux célestes. Nos péchés ne sont pas l'expression de notre volonté rebelle, ils ne sont que des ecchymoses ornant les endroits où le diable nous a bourré de coups. Dans ces conditions, il est normal que les pécheurs ne sentent aucune culpabilité, puisqu'ils se voient plutôt comme les victimes de la méchanceté d'un autre.

Avec ce genre d'enseignement, on ne risque pas de se condamner soi-même, mais, en revanche, on risque, et cela se fait, de beaucoup s'apitoyer sur soi-même au sujet du sale coup que nous a fait, à nous pauvres pécheurs, ce méchant diable. Il faut dire qu'aucun étudiant ne sous-estimera les sinistres agissements de Satan, mais le rendre responsable de nos péchés, c'est nous leurrer mortellement et systématiquement. Et l'illusion la plus dure à éliminer est celle que l'on s'impose soi-même.

Il y a une autre doctrine qui entrave l'œuvre de Dieu, et que l'on entend presque partout, c'est que les pécheurs ne sont pas perdus parce qu'ils ont péché, mais parce qu'ils n'ont pas accepté Jésus : « *Les hommes ne sont pas damnés parce qu'ils ont tué ; ils ne sont pas envoyés en enfer parce qu'ils mentent, ou volent, ou blasphèment, non ! Ils sont précipités en enfer parce qu'ils rejettent un Sauveur* ». Ce genre de prédication à courte vue retentit constamment à nos oreilles, et rares sont ceux qui la contestent.

Un argument semblable serait targué de stupide, mais personne, semble-t-il, ne le remarque : « *Cet homme atteint de cancer se meurt, mais ce n'est pas le cancer qui est responsable de sa mort, c'est le fait qu'il n'accepte pas de traitement* ». N'est-il pas évident que la seule raison pour laquelle cet homme a besoin d'un traitement, c'est que le cancer l'a déjà marqué pour mourir ?

La seule raison pour laquelle j'ai besoin d'un sauveur, en sa qualité de Sauveur, c'est que je porte déjà la marque de l'enfer à cause des péchés que j'ai commis. Le fait de refuser de croire en Christ est un symptôme d'une plus grande méchanceté dans ma vie, de péchés non confessés et de mauvaises voies non abandonnées. La culpabilité réside dans les actions du péché, la preuve de cette culpabilité se voit dans le rejet du Sauveur.

Si quelqu'un était tenté d'écarter mes paroles, et de n'y voir qu'une dispute de mots, qu'il prenne le temps de réfléchir d'abord. La doctrine qui voudrait que le seul péché mortel soit le rejet de Jésus, est définitivement une cause qui contribue à notre faiblesse présente et au manque de force morale. Elle n'est qu'un sophisme théologique habile, que le chrétien moderne est arrivé à identifier à de l'orthodoxie. C'est pourquoi elle est très difficile à corriger.

À cause de son apparence inoffensive, elle est l'une des croyances les plus préjudiciables, parce qu'elle détruit notre sens des responsabilités en ce qui concerne notre conduite morale. Elle enlève au péché toute son horreur et fait du « mal » une simple question technique. Or, là où le péché n'est pas traité, la puissance de Dieu ne peut pas affluer.

Un autre obstacle doctrinal est celui qui consiste à enseigner que les hommes sont tellement faibles de nature, qu'ils sont incapables de respecter la loi de Dieu. On nous enfonce notre incapacité morale dans la

tête, à coups de sermons, jusqu'à ce que le découragement nous prenne et que, désespérés, nous abandonnions la partie. Et par-dessus tout cela, on nous dit que nous devons accepter Jésus, afin que nous puissions être sauvés de la malédiction de la loi !

Quoique puisse dire l'intellect, le cœur humain ne pourra jamais accepter l'idée que nous sommes tenus pour responsables d'avoir violé une loi qu'il nous est impossible de respecter. Dites-moi, est-ce qu'un père songerait à placer sur le dos de son petit garçon de trois ans un sac de blé pesant 225 kilos, pour ensuite le battre parce qu'il serait incapable de le porter ? De deux choses l'une, ou bien les hommes peuvent plaire à Dieu, ou bien ils ne le peuvent pas. S'ils ne le peuvent pas, alors ils ne sont pas moralement responsables, et n'ont rien à craindre. En revanche, si les incroyants peuvent plaire à Dieu, mais ne le veulent pas, alors ils sont coupables, et leur destination finale, en tant que pécheurs coupables, sera l'enfer.

C'est, sans aucun doute, cette deuxième conclusion qui est la réalité. Si l'on permet à la Bible de parler pour elle-même, elle enseignera avec force la doctrine de la responsabilité personnelle de l'homme pour les péchés qu'il a commis.

Certains enseignants de la Bible se sont servis du témoignage de Paul au septième chapitre de son Épître aux Romains pour en sortir la doctrine de l'incapacité morale.

Cependant, quelle que soit la façon d'interpréter le combat intérieur de Paul, le fait de croire qu'il a systématiquement été un profanateur de la loi et un transgresseur des dix commandements, va à l'encontre de toute la vérité connue. Il a témoigné de façon particulière qu'il a vécu en ayant une conscience pure devant Dieu, ce qui, aux yeux d'un Juif, ne pouvait signifier qu'une chose : Qu'il avait observé les exigences légales de la loi. Le cri de Paul, dans son Épître aux Romains, ne s'élève pas pour recevoir de la puissance afin d'accomplir les simples clauses morales des dix commandements, mais pour recevoir la sainteté intérieure, que la loi ne pouvait pas communiquer.

Il est temps que nous mettions de l'ordre dans les idées que nous avons au sujet de la loi. L'impuissance de la loi était triple.

1. Elle ne pouvait pas effacer les péchés passés, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait pas justifier.

2. Elle ne pouvait pas donner la vie à des hommes morts, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait pas régénérer.

3. Elle ne pouvait pas rendre bon des mauvais cœurs, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait pas sanctifier.

C'est se tromper du tout au tout, que d'enseigner que l'insuffisance de la loi est attribuable à l'incapacité morale dans laquelle se trouvait l'homme, de satisfaire aux simples exigences de la loi en matière de comportement humain. S'il n'avait pas été possible d'obéir à la loi, on pourrait dire que Dieu a mis sur les épaules des hommes un fardeau moral impossible à porter et puis les a punis pour n'avoir pas été capables de faire l'impossible. Je veux croire tout ce que je trouve dans la Bible, mais je ne me sens aucunement obligé de croire à un enseignement qui est manifestement une conclusion erronée et qui constitue, de plus, un outrage à la raison humaine.

La Bible, dans son entier, prend pour acquis la capacité d'Israël d'obéir à la loi. La condamnation est venue parce qu'Israël, bien qu'ayant cette capacité, a refusé d'obéir.

Les Israélites n'ont pas péché par charmante faiblesse, mais par une rébellion délibérée contre la volonté de Dieu. Le refus délibéré d'obéir à Dieu, c'est là toujours la nature intérieure du péché. Cependant, des hommes essaient perpétuellement de convaincre des pécheurs, en leur disant qu'ils ont péché parce que c'était plus fort qu'eux.

La mode qui consiste à excuser le péché, ou à chercher une justification théologique au péché, au lieu de le régler comme étant un affront à Dieu, a de terribles effets dans nos milieux chrétiens. Une recherche profonde du cœur et le fait de se détourner résolument du péché, contribueront beaucoup à ramener la puissance dans l'Église de Christ. Les gens ont besoin d'entendre à nouveau à ce sujet des sermons prononcés avec larmes, et vibrants de tendre ferveur, avant qu'un réveil puisse se manifester.

Les contradictions observées dans les enseignements que nous avons examinés sont une autre cause de faiblesse. En règle générale, les chrétiens ne peuvent jouir d'une grande puissance à moins qu'ils ne commencent à penser de façon correcte.

Que les méthodistes aient ou non eu raison sur tous les points qu'ils défendaient, on ne le saura jamais ; mais leurs dirigeants avaient réfléchi

si sérieusement et si clairement qu'il n'y avait pas de danger qu'ils fassent tourner en rond leurs fidèles. Aussi loin qu'ils pouvaient voir, il n'y avait pas de contradictions dans leur philosophie de la foi ; ce qui constituait pour eux une véritable force. La même chose a été vraie pour les réveils de Finney.

Dieu a utilisé Finney pour amener les gens à penser de façon correcte en matière de religion. Toutes ses conclusions peuvent ne pas avoir été justes ; mais il a supprimé les impasses doctrinales et a amené les gens à se tourner vers Dieu. Il a mis devant ses auditeurs une morale : « c'est l'un ou l'autre », de telle sorte qu'ils puissent toujours savoir où ils se trouvaient exactement. La confusion intérieure, causée par des contradictions cachées, n'existait pas dans ses prédications. Nous aurions besoin d'un autre Finney aujourd'hui !

Chapitre six

Par l'effusion du Saint-Esprit

Un observateur impartial, qui lirait les Écritures sans être handicapé par des préjugés doctrinaux, y découvrirait que Dieu désire faire progresser son œuvre parmi les hommes par de fréquentes effusions du Saint-Esprit sur ses enfants, au fur et à mesure qu'ils en ont besoin et qu'ils sont prêts à les recevoir.

Nous faisons cette déclaration, en sachant pertinemment qu'elle sera violemment contestée par certains enseignants théologiques. *« Ce n'est pas biblique, diront-ils, de prier pour, ou d'espérer une effusion du Saint-Esprit aujourd'hui. L'Esprit a été répandu une fois pour toutes le jour de la Pentecôte, et n'a pas quitté l'Église depuis. Prier pour recevoir le Saint-Esprit aujourd'hui, c'est ignorer le fait historique de la Pentecôte ».*

Voilà l'argument qu'ils utilisent pour dissuader les chrétiens d'espérer, et, de fait, il a réussi à refroidir la ferveur de plus d'une assemblée et à réduire au silence leurs prières. Il y a dans cette objection une logique trompeuse, voire un air d'orthodoxie supérieure, mais, à cause de cela, cet argument est contraire à la Parole de Dieu, et en désaccord avec les œuvres de Dieu dans l'histoire de l'Église.

La Bible n'appuie pas cette doctrine froide qui prétend qu'on est béni une fois pour toutes. Elle nous encourage plutôt à espérer une « pluie de bénédictions » et de « fraîches ondées sur un sol aride ». Il n'était pas possible que l'effusion de la Pentecôte puisse toucher des personnes qui n'étaient pas présentes, ou des assemblées qui n'avaient pas encore vu le jour.

Il est évident que les bénédictions spirituelles de la Pentecôte devaient se prolonger au-delà de la durée de vie des personnes qui ont été les premières à les recevoir. L'Esprit devait non seulement remplir ce premier groupe d'environ cent vingt, mais d'autres aussi, sinon les bénédictions de cette expérience se seraient arrêtées à la mort du dernier membre de ce groupe initial.

Tout ceci semble assez raisonnable, mais la Parole de Dieu nous offre une plus grande certitude. Quelque temps après la Pentecôte, un groupe de croyants se réunit dans l'intention de prier pour recevoir de la force et de la puissance, afin de pouvoir répondre aux situations urgentes auxquelles il faisait face, et afin de s'assurer le secours de Dieu : « **Quand ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés trembla ; ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils annonçaient la Parole de Dieu avec assurance** » (Actes 4 v. 31). Certains de ces croyants étaient du nombre de ceux qui furent présents à la Pentecôte.

Il est à peine concevable que Dieu ait pu agir de façon contraire à sa propre volonté en les remplissant de nouveau après la Pentecôte. Actes 8, 9 et 10, rapportent encore d'autres effusions, elles se sont produites plusieurs années après l'acte original.

En peu de mots, l'enseignement du Nouveau Testament nous apprend que l'effusion du Saint-Esprit à la Pentecôte, constituait le début historique d'une époque qui allait être caractérisée par une effusion continue du Saint-Esprit. Par la bouche du prophète Joël, Dieu avait promis que, dans ces jours-là, il répandrait son Esprit sur toute chair. La phrase « dans ces jours-là » se rapporte à une période commençant avec le premier avènement de Christ et se poursuivant à travers le second. C'est ce que croit C.I. Scofield, comme on peut le voir, en prenant connaissance de ses notes sur Joël 2 et Actes 2.

Les expériences rapportées au cours des années 1900 confirment que la promesse de Dieu, au sujet de l'effusion d'une puissance d'en haut, est destinée à l'Église, tant que durera son combat terrestre. Alors que la chrétienté, dans son ensemble, s'est toujours contentée de règles et de formes, il y a toujours eu de plus petits groupes dans le corps de Christ, qui ont fait la preuve des promesses de Dieu, et qui ont goûté les fruits de la Pentecôte.

Des mouvements puissants, appelés « réformes », des ruées sur les activités missionnaires, le déclenchement soudain d'un réveil enflammé au sein de communautés et de nations, tels ont été le signe de la colonne de feu dans la nuit pour marquer la manifestation de Dieu.

À une époque que l'on peut qualifier d'assez récente par rapport à l'histoire humaine, ces effusions spirituelles nous ont donné les Moraves, les Méthodistes, l'Armée du Salut, et une foule de prédicateurs et de missionnaires puissants, dont les noms sont inscrits dans le livre de vie. À l'époque même où nous vivons, il y a partout des évidences que Dieu

répand encore son Esprit sur les hommes. Les œuvres puissantes qui s'accomplissent dans les pays scandinaves, en Indonésie, et en Indochine française ne peuvent s'expliquer que comme étant de nouveaux chapitres écrits dans le livre inachevé de Dieu : Les Actes du Saint-Esprit.

Si Dieu veut répandre son Esprit sur nous, pourquoi alors n'y a-t-il pas plus de chrétiens et pas plus d'églises, qui reçoivent cette puissance, comme l'a reçue l'Église primitive ? On admet avec joie que certains l'ont reçue, mais pourquoi le nombre est-il si petit ? Lorsque la provision est si grande et la promesse si certaine, qu'est-ce qui nous empêche de recevoir cette puissance ?

En répondant à ces questions, nous présentons l'analyse suivante, qui a au moins le crédit d'être le fruit d'observations faites avec soin et dans la prière.

Un élément qui fait obstacle à la réception de la puissance, c'est la peur largement répandue que l'on a de nos émotions, chaque fois qu'il est question de religion. C'est allé si loin que c'est devenu une phobie chez bon nombre de gens sérieux. Des hommes, qui pourtant devraient être plus avisés, s'agenouillent en compagnie de quelqu'un qui cherche, ne cessant de le mettre en garde contre ses émotions, de la même manière qu'ils le mettraient en garde contre le diable en personne.

Des docteurs de la Bible déclament contre les sentiments, jusqu'à ce que nous ayons honte de reconnaître qu'il nous est arrivé d'entretenir quelque chose d'aussi anormal. Dans l'enseignement moderne, les sentiments et la foi sont opposés l'un à l'autre, et on fait comprendre à celui qui reçoit l'enseignement que toute démonstration de sentiments est déplacée, sinon charnelle, et qu'on devrait l'éviter à tout prix.

Cet enseignement « anti-émotions », quoique soutenu par de bonnes personnes, n'en est pas moins une déduction injustifiée. Il ne constitue pas une doctrine scripturaire, et s'oppose violemment à la psychologie et au bon sens. Où, dans la Bible, trouve-t-on que les sentiments et la foi ne font pas bon ménage ? Le fait est que la foi engendre des sentiments, aussi sûrement que la vie engendre le mouvement. Nous pouvons avoir des sentiments sans la foi, c'est vrai, mais nous ne pourrions jamais avoir la foi sans avoir aussi des sentiments. La Bible ignore absolument tout d'une foi froide et dépourvue d'émotion.

La foi qu'ont expérimentés les héros mentionnés dans le livre des Hébreux a inmanquablement produit des sentiments, et a conduit à une

action positive dans la direction de leur foi. Un sentiment d'enthousiasme a toujours jailli dans le cœur de ces hommes en réponse à une déclaration, une promesse, ou un avertissement. Noé a été « **saisi d'une crainte respectueuse** » (Hébreux 11 v. 7).

Abraham s'est « réjoui » et a « obéi ». Le livre des Actes éclate quasiment de joie. Le meilleur résumé de tout cela, c'est peut-être Paul qui l'a fait quand il a écrit aux Romains : « **Car le royaume de Dieu, ce n'est pas le manger et le boire, mais la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit** » (Romains 14 v. 17). Et Pierre dit ceci : « **Lui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui vous croyez sans le voir encore, vous réjouissant d'une joie ineffable et glorieuse** » (1 Pierre 1 v. 8).

Un autre élément qui nous empêche de recevoir la puissance d'en haut, c'est notre peur du fanatisme. Une répulsion instinctive, face aux excès de la chair et à la conduite insubordonnée et insensée de certaines personnes, qui prétendent avoir atteint les sommets de la spiritualité, a fermé la porte à une vie de puissance à beaucoup de vrais enfants de Dieu.

Ils ont commis l'erreur de mettre tout l'enseignement concernant le Saint-Esprit dans la même catégorie, et, par conséquent, ils ne veulent en entendre parler en aucune façon. Cette attitude se comprend, autant qu'on la regrette. À de telles victimes, on doit enseigner que le Saint-Esprit est l'Esprit de Jésus, et qu'il est gracieux et beau comme le Sauveur lui-même. On devrait garder en mémoire les paroles de Paul : « **Car ce n'est pas un esprit de timidité que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse** » (2 Timothée 1 v. 7). Le Saint-Esprit est le « remède » au fanatisme, mais il n'en est jamais la cause.

Ce qui constitue également une entrave dans la vie des enfants de Dieu, c'est l'endurcissement de leur cœur, au fur et à mesure qu'ils entendent parler de l'Esprit par des prédicateurs qui n'ont pas l'Esprit. Il n'y a pas de doctrine plus froide que la doctrine du Saint-Esprit, lorsqu'on lui fait subir le voisinage d'une passivité froide et d'une incrédulité personnelle. Les auditeurs d'un message sur l'Esprit se détourneront, dans une morne apathie, d'une exhortation à être rempli de l'Esprit, à moins que cette exhortation ne vienne de l'Esprit lui-même, par la bouche du prédicateur.

Il est possible d'apprendre cette vérité et de la prêcher fidèlement, et d'être pourtant encore totalement dépourvu de puissance. Ceux qui

écoutent le message se rendent compte de ce manque de puissance et s'en vont, le cœur glacé. Ce n'est pas qu'ils s'opposent à la vérité, mais leur attitude n'est pas autre chose qu'une réaction inconsciente, face à ce qui vient du domaine de l'irréel. Toujours est-il qu'un des auditeurs aurait du mal à expliquer à un autre où le bât blesse, c'est comme s'ils entendaient un écho et non la voix, ou qu'ils voyaient un reflet et non la lumière elle-même.

Ensuite, je voudrais mentionner une autre chose que l'on voit clairement être un obstacle, pour le croyant, à goûter la puissance du Saint-Esprit. Il s'agit de l'habitude qu'on a prise, d'enseigner à ceux qui cherchent, de « prendre par la foi » lorsqu'ils deviennent conscients de leur besoin d'être remplis du Saint-Esprit.

Maintenant, c'est un fait bien établi dans tout le Nouveau Testament, que les bénédictions découlant de la rédemption doivent être reçues par la foi. C'est la base de la théologie de la rédemption, et toute dérogation à ce principe est mortelle pour quiconque vit une expérience chrétienne authentique. Paul enseigne de façon catégorique que l'Esprit doit être reçu par la foi, et il réprimande quiconque voudrait enseigner le contraire. Il semblerait donc, à première vue, que le fait d'enseigner à la personne qui cherche de « recevoir le Saint-Esprit par la foi » soit un procédé solide.

Cependant, il y a quelque part quelque chose qui cloche. On est obligé de se demander si les mots « par la foi » ont la même signification lorsqu'ils sont employés par les enseignants modernes, que lorsque Paul les utilisait. On remarque un contraste très net entre les chrétiens qui étaient remplis du Saint-Esprit du temps de Paul, et beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui qui prétendent être remplis du Saint-Esprit.

Les convertis de Paul, c'est certain, recevaient le Saint-Esprit par la foi, aujourd'hui, des milliers de gens font le geste de le recevoir par la foi, et croient ainsi le recevoir, mais leur faiblesse constante démontre qu'ils ne le connaissent pas dans la réalité de sa puissance.

Le problème semble provenir de la conception que nous avons de la foi. La foi, telle que Paul la voyait, était une chose vivante, ardente, qui amenait le croyant à se soumettre et à obéir aux commandements de Christ. La foi, telle que vue aujourd'hui, ne signifie souvent pas autre chose qu'une faible adhésion à une doctrine.

Beaucoup de personnes sont convaincues qu'elles ont besoin de la puissance du Saint-Esprit, mais étant donné qu'elles ne veulent pas passer par le douloureux combat qui livrera à la mort leur ancienne vie, elles se tournent avec soulagement vers cette doctrine du « recevoir par la foi », y trouvant une échappatoire à leur problème. De cette façon, leur foi paraît irréprochable et leur permet de marcher avec l'Israël de Dieu. Cependant, ce sont ces mêmes gens qui forment la « multitude mélangée », qui ralentit l'avancement de l'Église, et qui cause la plupart des problèmes lorsque les choses se compliquent.

À moins que leur point de vue ne change ultérieurement et qu'ils ne décident de passer par le chemin étroit, ils sont condamnés à être secrètement déçus le reste de leur vie.

Il est important de nous rappeler que jamais personne n'a reçu la puissance du Saint-Esprit sans en être conscient. Le Saint-Esprit se révèle toujours à la conscience intérieure. Dieu répandra son Esprit sur nous en réponse à une foi simple. La vraie foi sera accompagnée d'une profonde pauvreté d'esprit, et d'aspirations puissantes du cœur, et elle s'exprimera à grands cris et à forces larmes.

Chapitre sept

Unité et renouveau

Dieu agit toujours là où ses enfants répondent à ses conditions, mais seulement quand ils le font réellement. La mesure de toute manifestation spirituelle dépendra de la mesure dans laquelle nous aurons satisfait aux conditions de Dieu.

La première condition que Dieu pose, est l'unité de pensée qui doit régner parmi les personnes qui recherchent la manifestation de l'Esprit.

« Voici, oh ! qu'il est agréable, qu'il est doux pour des frères de demeurer ensemble ! C'est comme l'huile précieuse qui, répandue sur la tête, descend sur la barbe, sur la barbe d'Aaron, qui descend sur le bord de ses vêtements. C'est comme la rosée de l'Hermon, qui descend sur les montagnes de Sion ; car c'est là que l'Éternel envoie la bénédiction, la vie pour l'éternité » (Psaume 133 v. 1 à 3).

On voit ici que l'unité précède la bénédiction, et il en est ainsi d'un bout à l'autre de la Bible. Une personne peut, en tant qu'individu, chercher et obtenir une grande aide spirituelle de la part de Dieu ; cela est une chose.

Il s'agit de tout autre chose pour un groupe de gens de s'unir pour chercher une nouvelle manifestation de Dieu en faveur du groupe tout entier. Cela demande des efforts spirituels, de beaucoup supérieurs, à ceux accomplis par l'individu seul. Dans le premier cas, il s'agit d'une affaire personnelle, qui peut commencer et se conclure avec une seule personne ; mais dans le second cas, la bénédiction peut s'étendre à un nombre illimité de personnes.

On a de la peine à croire qu'il existe beaucoup de personnes qui, étant remplies de l'Esprit, et menant une vie pure et consacrée, exercent néanmoins peu ou pas d'influence vers un renouveau. Ces personnes vivent dans un bel isolement, ne faisant rien pour faire venir des « pluies de bénédictions » sur l'ensemble du groupe. De telles personnes se sont laissées aller à l'esprit de notre époque, et ont cessé d'attendre des mouvements de réveil.

Elles entendent Jésus leur dire : « *Lance l'hameçon et attends-toi à prendre un poisson* », plutôt que : « *Jette le filet et prépare-toi à une pêche abondante* ».

Cela existe, vous savez. Un flot de bénédictions, où une expérience, se fond dans l'autre, et un jour de grâces succède à un autre jour de grâces. Le climat spirituel se maintient d'une réunion à l'autre, permettant ainsi à l'Esprit d'avancer son œuvre.

Cela enlève la nécessité décourageante de devoir répéter chaque dimanche le travail qui a été accompli la semaine précédente. Cela donne le grand avantage d'une accumulation de bénédictions et sert à attirer une multitude d'âmes assoiffées à la fontaine de vie. C'est de cela que nous avons besoin aujourd'hui.

Historiquement parlant, les réveils ont pu être accomplis principalement grâce à l'unité de pensée qui régnait parmi un nombre de vrais croyants. Le deuxième chapitre des Actes mentionne qu'ils étaient « **tous ensemble dans le même lieu** » (Actes 2 v. 1), quand l'Esprit est venu sur eux. Il n'est pas venu pour leur donner une unité de pensée ; mais il est venu parce qu'ils étaient déjà unis de cœur et d'esprit. L'Esprit ne vient jamais pour donner l'unité, bien que sa présence ajoute et achève sûrement l'unité qui existe déjà.

Il manifeste sa présence à des groupes de personnes qui ont, par la repentance et par la foi, fait vibrer leurs cœurs au même diapason.

Cette façon de voir peut déranger certaines personnes, qui n'ont cessé d'avoir des doutes au sujet de la doctrine, largement acceptée, que l'unité de cœur parmi les chrétiens est l'œuvre souveraine de Dieu. La doctrine insipide de l'inaction nous enseigne que nous devrions étudier pour ne rien faire, et espérer vaguement que, d'une façon ou d'une autre, Dieu va nous rassembler dans un même accord.

Si l'accomplissement de l'unité n'est que le seul travail de Dieu, pourquoi sommes-nous constamment exhortés à l'unité par Christ et les apôtres ? « **Rendez ma joie parfaite, ayant un même sentiment, un même amour, une même âme, une même pensée** » (Philippiens 2 v. 2) : « **... vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix** » (Ephésiens 4 v. 3) : « **J'exhorte Evodie et j'exhorte Syntiche à être d'un même sentiment dans le Seigneur** » (Philippiens 4 v. 2) : « **Je vous exhorte, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à tenir tous un même**

langage, et à ne point avoir de divisions parmi vous, mais à être parfaitement unis dans un même esprit et dans un même sentiment » (1 Corinthiens 1 v. 10).

De tout cela, il ressort clairement que les chrétiens ont une grande part à jouer dans l'accomplissement, et dans le maintien de l'unité entre eux. En ceci, comme en toute autre chose, le Seigneur doit donner une aide effective, mais il ne peut pas effectuer le travail tout seul.

Il a besoin de la collaboration active du croyant. Étant donné que le Saint-Esprit ne peut accomplir ses œuvres puissantes, que seulement là où existe l'unité. Il est de la plus grande importance que chaque personne qui désire un réveil, fasse tout ce qui est en son pouvoir pour amener une telle unité à une échelle aussi vaste que possible.

J'admets que pour le pasteur qui combat, il est facile de trouver dans cet enseignement une source de découragement : « *Si l'unité est d'une telle importance pour l'œuvre du Saint-Esprit, alors j'ai perdu espoir pour mon église* ».

Ses membres sont composés d'un mélange de protestantisme, nuancé de douzaines d'opinions théologiques différentes. Ils sont d'accord sur les principes fondamentaux, c'est vrai, mais ils diffèrent sur tant de points que je n'ai pas le moindre espoir de pouvoir jamais les réconcilier. Comment pourront-ils effacer les différences provenant d'arrière-plans religieux variés ? Comment pourront-ils jamais partager les mêmes idées sur tous les points ? « *Si Dieu ne peut pas envoyer un renouveau, à moins que nous n'ayons accompli ce que je crois être l'impossible, alors notre cause est sans espoir* ».

C'est ce genre de réplique que nous recevrons en réponse à notre exhortation à l'unité. Notez que l'âme troublée qui tient de tels propos n'est pas un adversaire, mais un homme qui aime sincèrement Dieu et les hommes.

Cet argument semble vouloir détruire tout ce qui a été dit en faveur de l'unité pour un renouveau, si ce n'était de deux faits dont il faut tenir compte.

1. L'unité dont nous parlons n'est pas une unité théologique.
2. Pour que Dieu commence son œuvre, il n'est pas nécessaire d'avoir une unité qui touche à cent pour cent tous les gens. Dieu répond même à « deux ou trois » qui sont assemblés en son nom ; l'étendue et la

puissance de son œuvre dépendra de la taille du noyau par rapport au nombre total des croyants de l'église.

L'unité pour un renouveau n'est pas la même que l'unité doctrinale. Dieu ne demande pas autre chose que l'unité dans toutes les choses qui ont de l'importance ; dans toutes les autres choses, nous sommes libres de penser comme nous l'entendons.

Les disciples, à la Pentecôte, n'étaient un que dans les choses de l'Esprit ; dans toutes les autres choses, ils étaient cent-vingt ! On pourrait définir l'harmonie comme étant l'unité à des points de contact. Il n'en faut pas plus pour satisfaire aux conditions requises pour un renouveau. Dieu bénira un corps d'hommes et de femmes qui ont des buts spirituels communs, même si leurs points de vue doctrinaux ne sont pas en tous points identiques.

Nous devrions aussi être encouragés de savoir que Dieu ne s'attend pas à trouver la perfection dans aucune des églises. Un petit groupe au sein de la plus grande collectivité peut être la clé d'un renouveau. Il suffit à ceux qui composent ce groupe d'être unis de cœur, et d'avoir des buts communs. Dieu commencera alors une œuvre en eux, une œuvre qui peut s'étendre et embrasser un plus grand nombre de gens, au fur et à mesure qu'ils répondent aux conditions divines.

Plus le nombre de gens qui seront unis de cœur et d'esprit sera grand dans une église, plus le Saint-Esprit manifestera sa puissance dans son œuvre de salut ; mais il ne s'attend jamais à une participation de chaque membre.

Chaque église devrait lutter pour faire régner l'unité parmi ses membres, et non pas de façon molle, mais avec ardeur et optimisme. Chaque pasteur devrait montrer à ses fidèles la puissance potentielle qui se trouve dans la fusion de nombreuses âmes en une seule.

Fin

« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »

Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26